Archives de sciences sociales des religions

160 | octobre-décembre 2012
Bulletin Bibliographique

Nathalie Maillard, La vulnérabilité, une nouvelle catégorie morale ?

Genève, Labor et Fides, coll. « Le champ éthique », 2011, 386 p.

Nadia Garnoussi

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/assr/24039
DOI : 10.4000/assr.24039
ISSN : 1777-5825

Éditeur
Éditions de l'EHESS

Édition imprimée
Date de publication : 30 décembre 2012
Pagination : 236
ISSN : 0335-5985

Référence électronique
Nadia Garnoussi, « Nathalie Maillard, La vulnérabilité, une nouvelle catégorie morale ? », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 160 | octobre-décembre 2012, mis en ligne le 19 mars 2013, consulté le 21 septembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/assr/24039 ; DOI : https://doi.org/10.4000/assr.24039

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

Nathalie Maillard, La vulnérabilité, une nouvelle catégorie morale ?

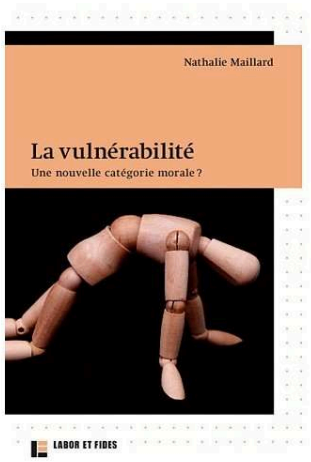
Genève, Labor et Fides, coll. « Le champ éthique », 2011, 386 p.

Nadia Garnoussi

RÉFÉRENCE

Nathalie Maillard, La vulnérabilité, une nouvelle catégorie morale ?, Genève, Labor et Fides, coll. « Le champ éthique », 2011, 386 p.

1 Héritée de la Modernité, l'autonomie constitue une règle et une contrainte s'exerçant selon des modalités propres à chaque temps social. De façon générale, elle renvoie à la dominance d'un modèle du sujet indépendant et capable d'autodétermination, imposant dès lors une frontière distinguant l'individualité positive de l'individualité négative des personnes « dépendantes ». Aujourd'hui, cette question resurgit avec une nouvelle acuité dans le champ éthique au travers de celle de la « vulnérabilité » du patient moral, constat dont se propose de partir l'auteur, Nathalie Maillard, dans cet ouvrage de philosophie, version révisée de sa thèse de doctorat. « Fil rouge » de ses analyses, la dialectique autonomie/ vulnérabilité permet de rendre compte des analyses et réponses nouvelles que suscite la reconnaissance des liens de co-dépendance entre les acteurs sociaux.



2 L'ouvrage se compose de deux parties très denses, divisées en sept chapitres. La première est consacrée au façonnage de la notion d'autonomie dans les théories morales et politiques dominantes et à leur déconstruction par les théories féministes du *care*, de l'autonomie relationnelle, ainsi que des critiques des théories libérales de la justice – notamment celle que Nussbaum fait de Rawls. L'exégèse de la notion moderne d'autonomie met en perspective pensée kantienne et pensée libérale anglo-saxonne (J. Locke, J. S. Mill) : la première a débouché sur la conception d'une autonomie morale fondée sur la faculté de juger du sujet, tandis que la seconde a davantage porté l'accent sur l'autonomie personnelle comme « *self-government* ». Ces deux traditions ont chacune travaillé à l'institution d'une conception capacitaire de l'autonomie relevant d'une conception idéalisée du sujet comme entité indépendante, cible de la critique des théories du *care* et de l'autonomie relationnelle. L'auteur analyse précisément ce que ces approches déconstruisent de l'individualisme libéral : l'atomisme, l'égoïsme, et l'abstraction de la figure moderne du sujet. Il s'agit alors de réintroduire la notion même de vulnérabilité comme qualité pleine, au même titre que la « dépendance », la « corporéité », l'« affectivité » – autant de dimensions de l'expérience reléguées à la sphère privée et déconnectées des dynamiques structurant la vie collective. Dès lors, est rendu possible le dévoilement et l'encouragement d'une autre nature de rapports sociaux, fondée non plus seulement sur le principe de la coopération entre des individus poursuivant par ailleurs leurs intérêts propres tel que le défendent le contractualisme et les théories de la justice –, mais sur la reconnaissance de l'interdépendance et des relations de sollicitude entre les divers acteurs. À ce titre, le *care* constitue une réelle alternative à l'ontologie libérale et individualiste : il élargit dès lors la conception de la personne morale et rétablit la « signification morale des relations asymétriques » (p. 87) en repensant la responsabilité des uns à l'égard des autres, notamment ceux qui ne sont pas considérés comme des agents autonomes – malades, personnes âgées, enfants, pauvres... Dans le quatrième chapitre, l'auteur revient sur la notion même de vulnérabilité et ses significations, notamment dans le champ de la bioéthique où le principe d'autonomie a clairement éprouvé ses limites et

où ont dû s'élaborer en conséquence d'autres principes éthiques. La conceptualisation de P. Kemp est ici reprise, qui propose de poser en complément du principe d'autonomie et de vulnérabilité, celui de dignité et d'intégrité, comme « points de repère » de la pratique bioéthique.

3 La seconde partie se pose en complément des précédentes analyses tout en déplaçant la perspective vers une confrontation de la pensée de Ricœur et de Levinas. Les notions d'autonomie et de vulnérabilité sont resituées chez le premier dans une « phénoménologie herméneutique de l'homme capable » (p. 231). Ricœur décline une éthique de l'égalité et de la réciprocité qui reconnaît la vulnérabilité, mais ne permet pas de penser son caractère asymétrique avec l'autonomie, qui pourtant fait selon N. Maillard la spécificité de la relation entre l'agent capable et celui qui ne l'est pas – ou l'est moins : ce que Ricœur manque dans le rapport de sollicitude, c'est « [...] la manière dont cette affection ébranle le sujet dans l'exercice de sa liberté et, dans un premier temps tout au moins, le requiert à un autre niveau que celui de sa puissance » (p. 267).

4 À l'inverse, l'auteur trouve chez Levinas certaines des conditions de possibilité d'un véritable « rapport à autrui », d'une attitude éthique dont le fondement ne réside pas dans la reconduction de la volonté individuelle du sujet et de sa capacité d'action. Ainsi, l'éthique levinassienne se présente comme une « éthique du subir et du subir pur » (p. 287) : elle est ce sens dégagé de l'« idéalisme » qui caractériserait toute la pensée occidentale, renvoyant inévitablement à la supériorité du sujet conscient et connaissant. Cette critique fondamentale de la connaissance et de ses modalités conduit à repenser prioritairement le sujet comme corps dans le monde qui, à ce titre, peut rencontrer l'Autre, Autre à la fois transcendant, irréductible, et vulnérable : un « être nu » (p. 311), dont le visage est la présentation. Levinas repense ce faisant la relation de proximité et de responsabilité, car l'accès à la vulnérabilité d'autrui ne peut s'opérer qu'à la condition de se libérer du souci de soi, de l'ego : « Le sujet moral n'est plus alors “l'homme capable”, mais le sujet atteint dans ses pouvoirs, touché au vif par la souffrance de l'autre, déstabilisé » (p. 327). Éthique de l'« amour » et de la « charité », la pensée levinassienne tend ainsi à se différencier des théories de l'autonomie relationnelles, pour lesquelles la relation à autrui contribue à un certain accomplissement individuel. L'auteur ne manque pas ainsi d'en souligner les limites, car la « préoccupation infinie de la vulnérabilité de l'autre » qu'exige Levinas ne répondrait pas à la question des « limites » et de la « mesure » de la responsabilité qui incombe aux acteurs (p. 349) : cette question se trouve de fait éclipsée par l'appel à un sacrifice de soi.

5 Cette dernière analyse rappelle encore toute la complexité de penser et de mettre en acte la « sollicitude » en se défaisant de la conception du sujet « séparé », forgée par la modernité occidentale. Voici en effet l'un des défis posé aux pensées qui participent à la constitution d'une « ontologie de la vulnérabilité » : il s'agit bien – dans le *care*, dans la bioéthique, dans la pensée critique de Nussbaum – de se ressaisir des impensés des théories libérales et individualistes dominantes. En premier lieu, de resituer le sujet dans sa temporalité et sa corporéité, et de dévoiler le lien associant l'autonomie et la vulnérabilité, comme deux modalités d'être et d'agir qui ne peuvent être pensées l'une sans l'autre. En d'autres termes, d'assumer positivement la fragilité qui caractérise en propre notre condition humaine, et se rendre capable ainsi, comme le souligne l'auteur, de mieux considérer les personnes vulnérables et leurs besoins, en les réintégrant à la « communauté morale ». C'est ainsi que Nathalie Maillard en appelle, dans sa

conclusion, non à un « changement radical de paradigme », mais bien à un « réajustement de nos conceptions anthropologiques et morales vers des approches qui intègrent les diverses dimensions de la personne » (p. 364).

6 Il est certain qu'à l'heure où la vulnérabilité s'impose comme une notion aux usages extensifs, cette proposition prend tout son sens. Les analyses passionnantes et extrêmement riches proposées par l'auteur tout au long de l'ouvrage seront une référence privilégiée pour la nourrir, pour tous ceux qui, dans une perspective théorique ou appliquée, interrogent la question de l'autonomie et de la vulnérabilité comme façon d'être un sujet et de faire société aujourd'hui.